

Pour les générations qui ont découvert le monde à travers l'enseignement des instituteurs « à la Jules Ferry », la Science s'écrivait avec une majuscule. Repousser l'obscurantisme, s'affranchir des vieux mythes, éliminer les peurs ancestrales, renoncer aux soumissions lâches, observer enfin l'univers qui nous entoure avec un regard ouvert, lucide, le dominer en le connaissant mieux, agir sur lui, le transformer, l'asservir, prendre en main l'avenir de l'homme, tout cela allait être possible grâce au progrès scientifique.

Au-delà du verbiage ronflant des inaugurations officielles ou des distributions de prix, une foi réelle s'était répandue, transformant en profondeur l'attitude de chacun face à son destin : l'avenir n'était plus craint, mais espéré. Un siècle a passé ; les fruits sont plus nombreux encore que l'on ne prévoyait, mais ils sont amers. Le monde a été transformé, oui, hélas ! L'homme a pris possession de la planète au point de la rendre méconnaissable. Une anxiété diffuse s'est répandue ; les prévisions sont plus sinistres que jamais, et pourtant ce qui a été fait n'est qu'un timide échantillon de ce qui pourrait être fait, de ce que, peut-être, l'on s'apprête à faire. Ce que les scientifiques mettent en vitrine est peu de chose, comparé à ce qu'ils ont en magasin. L'humanité vit désormais sous une menace permanente, dont on ne voit guère comment elle pourra un jour être écartée ; la volonté de quelques hommes suffirait à effacer en quelques instants toute vie sur notre Terre. Tous, nous le savons ; mais nous nous efforçons de n'y jamais penser, de peur d'être obligés d'y penser à chaque instant. Devrons-nous jusqu'à la fin des temps vivre avec cette obsession ?

Toujours porteuse d'espoir pour certains, la science est devenue simultanément source de crainte pour beaucoup. Une attitude de rejet est apparue, et peu à peu se répand ; présenté parfois comme la seule voie permettant d'éviter la catastrophe définitive, ce rejet est facilement justifié par les excès auxquels a conduit l'efficacité scientifique. À ceux dont l'imagination est trop courte pour évoquer les apocalypses nucléaires, il suffit de regarder la détérioration du paysage qui les entoure : même les champs de blé, tout vibrants autrefois des coquelicots et du chant des oiseaux, sont devenus, au nom du rendement, d'immenses et sinistres « camps de concentration » (CE. Morin) aseptisés pour végétaux classés par espèces.

Ces aboutissements, cadeaux de la science, ne suffisent-ils pas pour la récuser en bloc, quand il en est, peut-être, encore temps ?

Quelques scientifiques, sincèrement bouleversés par les conséquences prévisibles de l'œuvre collective à laquelle ils participent, donnent eux-mêmes le ton ; avec une apparente désinvolture souvent, une froide ironie parfois, ils exposent sans réserve leurs angoisses, mais n'en continuent pas moins leurs recherches. Emportés dans le même train aveugle que leurs contemporains, ils continuent à charger à grandes pelletées le foyer de la locomotive, tout en tirant le signal d'alarme et en attendant que d'autres actionnent le frein.

On comprend leur hésitation, car le bilan n'est pas que négatif.

La faim, la maladie, la mort ont reculé. Pour illustrer ce succès, il suffit d'évoquer une victoire magnifique, à laquelle personne n'aurait osé croire, il y a seulement vingt ans, et qui vient d'être, définitivement semble-t-il, remportée : le virus de la variole, qui, chaque année, frappait, rendait aveugles ou tuait des millions d'êtres humains, a été totalement balayé de la surface de la Terre ; il n'est plus présent que dans sept laboratoires, où il est soigneusement gardé prisonnier dans quelques flacons de verre ; cet événement, plus décisif dans l'histoire de l'humanité que tant de batailles racontées par nos livres d'histoire, peut être précisément daté : c'est le 26 octobre 1977 que le dernier cas de variole a été constaté, en Somalie. « 1977 », cette date ne mérite-t-elle pas de remplacer un jour dans nos mémoires « Marignan 1515 » ou « 14-18 » ?

L'ancienne malédiction : « Tu travailleras à la sueur de ton front », commence à être écartée ; de plus en plus nombreux sont les hommes pour qui la vie n'est plus seulement une quête perpétuelle des moyens de survivre ; grâce au progrès des techniques qui a suivi le progrès des connaissances, notre capacité à créer des richesses a atteint un tel niveau que le privilège du loisir pourrait, facilement sans doute, être étendu largement.

On pourrait sans fin, et inutilement, prolonger la liste des bienfaits et des méfaits de la science, en quête d'un bilan illusoire. Ce thème de réflexion est pourtant nécessaire : la science n'est pas un arbre autonome, se développant selon ses lois propres, et dont nous récolterions passivement les fruits ; elle est une entreprise collective, notre entreprise, et c'est à nous de l'orienter. Les incantations pro-scientifiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, anti-scientifiques de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, sont également inutiles : l'important est de comprendre à quel processus nous avons affaire, et auquel nous participons. Et d'abord, de s'interroger sur la nature de cet objet que nous désignons par le mot « science ».